

0521

81-16



RÉPONSES

AUX IDÉES

D'UN CITOYEN

PRESQUE SEXAGENAIRE,

Sur l'état actuel du Royaume de France.

... Et nos consilium deditus.

JUVEN.

PREMIERE LETTRE,

*En réponse à l'Épître dédicatoire aux Français
mes Compatriotes.*

Et nos Reges colimus.



A PARIS,

Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXVII.

LES OMBRES

AUX IDEES

DE

UN CITOYEN

PREMIERE LETTRE

En réponse à l'Épître dédicatoire aux Français
de M. de la Harpe.

PAR

M. de la Harpe

à Paris chez la Citoyenne Lesclapart

à la vente de la Citoyenne Lesclapart



RÉPONSES

AUX IDÉES

D'UN CITOYEN

PRESQUE SEXAGÉNAIRE,

Sur l'état actuel du Royaume de France.

PREMIÈRE LETTRE,

*En réponse à l'Épître dédicatoire aux Français
mes Compatriotes.*

COMMENT avez-vous pu vous résoudre,
Monsieur, à publier ces idées, lorsque vous
avez vu qu'elles étoient en opposition avec celles
d'un homme de bien?

A

Vous foulez avec trop d'indifférence la cendre d'un Héros. Si la gloire de M. de Vauban étoit nulle aux yeux d'un grand Calculateur, au moins auriez-vous dû penser qu'il possédoit aussi profondément que qui que ce soit cette science sublime du calcul, & qu'il fut toujours l'accorder avec la raison & la bonne-foi.

Citoyens! vous dont l'âge a mûri la raison, & vous aussi jeunesse qui soutenez nos espérances, Pontifes & Lévites, dignes & glorieux appuis d'une religion sainte, Magistrats, gardiens incorruptibles des Loix, Nobles & Militaires, qui répandez votre sang pour nous, & vous aussi *Roturiers* qui honorez, qui servez, qui nourrissez les Pontifes, les Militaires & les Magistrats, j'ose vous attester à mon tour. Je vais ouvrir un Livre profané par une main téméraire, qui brûloit hier l'encens qu'aujourd'hui elle éteint & dissipe.

Lisez tous cet Ouvrage, que l'âme d'un Héros bienfaisant a profondément senti; que le Patriotisme le plus pur a dicté, & que l'amour

inaltérable de nos Rois, pour leurs Peuples, a précieusement conservé.

Voici... voici cet Ouvrage si sublime & si simple.

Je dis donc, de la meilleure foi du monde, que ce n'a été ni l'envie de m'en faire accroire, ni de m'attirer de nouvelles considérations, qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage: je ne suis ni lettré ni homme de finance; & j'aurais mauvaise grace de chercher de la gloire & des avantages par des choses qui ne sont pas de ma profession: mais je suis Français, très-affectionné à ma Patrie, & très-reconnoissant des graces & des bontés avec lesquelles il a plu au Roi de me distinguer depuis si long-tems; reconnoissance d'autant mieux fondée, que c'est à lui, après Dieu, à qui je dois tout l'honneur que je me suis acquis par les emplois dont il lui a plu m'honorer, & par les bienfaits que j'ai tant de fois reçus de sa libéralité. C'est donc cet esprit de devoir & de reconnoissance qui m'anime & me donne une attention très-vive

» pour tout ce qui peut avoir rapport à lui & au
 » bien de son état ; & comme il y a déjà long-
 » tems que je suis en droit de ressentir cette
 » obligation , je puis dire qu'elle m'a donné lieu
 » de faire une infinité d'observations sur tout ce
 » qui pouvoit contribuer à la sûreté de son
 » Royaume, à l'augmentation de sa gloire &
 » de ses revenus , & au bonheur de ses Peuples ,
 » qui lui doit être d'autant plus cher , que plus
 » ils auront de bien , moins il sera en état d'en
 » manquer ».

Vous venez d'entendre M. de Vauban : je vous atteste actuellement vous-même , Monsieur , après avoir attesté , à votre exemple , tous les âges & tous les Ordres de l'Etat. Ce génie qui rendoit compte , avec cette simplicité touchante , à son Dieu , à son Roi , à sa Patrie , des vues dont il étoit rempli , ne semble-t-il pas devoir inspirer quelque confiance ?

Comme lui , Monsieur , vous offrez à la Nation le fruit de vos plus sérieuses méditations. Jus- qu'ici , modestement son égal , vous allez bientôt

l'abaïffer & le mettre à une distance énorme d'un grand Maître , dont vous êtes le plus digne & le plus *fidele disciple*.

La sagesse oublie son égide , pour se placer avec vous sous celle de ce grand Maître , tandis que Vauban pourra prétendre à peine au futile avantage d'amuser la dédaigneuse *frivolité* , & de fixer cette *présomptueuse ignorance qui combat tout sans rien entendre*.

Convenez , Monsieur , que , si le rôle que vous prenez est digne de vous , celui que vous donnez à M. de Vauban , est bien indigne de lui.

Et , si la modération étoit une vertu , ne pourrions-nous pas vous en reprocher l'oubli , lorsque vous accusez de *cupidité frauduleuse* celui qui résiste à vos idées , parce qu'il s'attache à celles de ce héros , homme de bien ?

Mon cœur ne fut jamais souillé par un desir cupide ; & cependant , je fléchis involontairement le genou devant l'ombre de Vauban.

O génie tutélaire des Français ! qui fus aussi fidèle à ton Roi, que cher à ta Patrie, pardonne si un Français indiscret se permet un outrage contre toi !... ta gloire fait notre crime. L'œil apperçoit à peine le fruit de l'olivier dans tes mains, accoutumées à diriger le tonnerre.

Convenez, Monsieur, que si vous eussiez su que le livre de M. de Vauban étoit dans nos mains, vous vous seriez bien gardé de publier vos idées ! il étoit dans les vôtres : vous avez copié son invocation : le fond est le même ; vous n'en avez changé que le ton, en laissant cependant une bonne partie des choses.

Vous avez affecté une grande suffisance partout où nous voyons, de son côté, cette modestie qui rend plus précieuses les vertus du héros.

Vous prétendez nous apprendre ce que vous-même vous avez appris du vénérable Docteur Quesnay ! Et, pour gagner nos cœurs par les charmes d'une douce persuasion, en même-tems

que vous gravez dans nos têtes, avec le burin d'une conviction impérieuse, vos doctes & salutaires leçons, vous nous carressez l'oreille de l'épithète galante de *jeunes gens*, qui prétendons endoctriner les anciens.

Si l'on vous disoit, Monsieur, que toutes les leçons que vous nous avez données jusqu'à votre parfaite & robuste maturité, c'est-à-dire, jusqu'à cette époque, où l'homme commence à appercevoir son déclin ; si, dis-je, on vous soutenoit que toutes les leçons que vous avez données, jusqu'à l'âge de 40 ans, aux jeunes & aux vieux, ne valent rien, en seriez-vous bien convaincu ? Et si vous aviez la modestie d'en convenir tout-à-fait, car vous voulez bien en convenir en partie, que penseroit-on de celles que vous voulez bien nous donner en ce moment, & de celles que vous voulez bien encore nous promettre pour l'avenir ?

En attendant votre réponse sur cet objet délicat, je vais, sans rien diminuer de notre profonde vénération pour le Docteur Quesnay, je vais prouver que le ton de M. de Vauban,

très-différent du vôtre, le vaut pourtant, & qu'il est au moins aussi persuasif.

Je vous mets, malgré vous, en regard avec ce héros, que vous placez à une si grande distance du célèbre Docteur, qui vous apprit à 40 ans à distinguer l'ivraie du bon grain. Me pardonneriez-vous cet instant d'humiliation où je vous réduis? c'est votre faute & non la mienne; relisez-vous & relisez M. de Vauban.

L'ECRIVAIN.

M. VAUBAN.

Français! Français! La vie errante que je écoutez un Ecrivain, mène depuis quarante presque sexagénaire, ans & plus, m'ayant sur de grands objets donné occasion de voir dont il s'est occupé & visiter plusieurs fois sans relâche depuis & de plusieurs façons, vingt-six ans; écoutez la plus grande partie des un loyal Serviteur du Provinces de ce Royaume Roi votre Monarque, me, tantôt seul avec mes un bon Patriote, qui Domestiques, & tantôt s'applaudit des vérités en compagnie de quelques Ingénieurs, j'ai sou-

M. VAUBAN.

vent eu occasion de donner carrière à mes réflexions, & de remarquer le bon & le mauvais des pays, d'en examiner l'état & la situation, & celui des Peuples, dont la pauvreté ayant souvent excité ma compassion, m'a donné lieu d'en rechercher la cause; ce qu'ayant fait avec beaucoup de soin, j'ai trouvé qu'elle répondoit parfaitement à ce qu'en a écrit l'Auteur du Détail de la France, qui a développé & mis au jour, fort naturellement, les abus & mal-façon, qui se pratiquent dans l'imposition & la levée des

L'ECRIVAIN.

pectable vieillard, & qui croit bien faire de les répandre.

Jeunes-gens, qui voulez juger & en-doctriner les anciens, apprenez, par mon exemple, à devenir plus circonspects! Je vais retracer mes erreurs. (O Rousseau! on veut imiter tes confessions)!

En 1760, je rédigeai trois Mémoires pour M. B... Ministre des Finances, qui les accueillit avec bonté. Des Commis, qu'il a reconnus, dans la suite, pour ignorans, cupides & mal intention-

L'ECRIVAIN.
nés, les traitèrent de
vaines spéculations.

Plein de confiance,
comme on l'est à trente
ans (à près de trenté-
trois, si vous êtes pres-
que sexagénaire!), je
résolus de faire imprimer : j'exécutai ce des-
sein en 1763, avec
approbation d'un Cen-
seur Royal, sous le
titre d'*Idées d'un Ci-
toyen.*

Quelques vérités
utiles s'y trouvoient
mêlées avec de gran-
des fautes. J'ai appris,
pour la première fois,
en 1766, à l'école du
Docteur Quesnay, à
distinguer les bons

M. VAUBAN.
*Tailles, des Aides & des
Douanes provinciales :*
*il seroit à souhaiter qu'il
en eût autant fait des
affaires extraordinai-
res de la Capitation, &
du prodigieux nombre
d'exempts qu'il y a pré-
sentement dans le Royau-
me, qui ne lui ont guere
moins causés de mal que
les trois autres qu'il nous
a si bien dépeints. Il est
certain que ce mal est
poussé à l'excès, & que,
si l'on n'y remédie, le
même Peuple tombera
dans une extrémité dont
il ne se relèvera jamais,
les grands chemins de
la campagne, & les rues
des Villes & des Bourgs*

M. VAUBAN.
*étant pleins de man-
dians, que la faim & la
nudité chassent de chez
eux.*

*Par toutes les recher-
ches que j'ai pu faire de-
puis plusieurs années
que je m'y applique, j'ai
fort bien remarqué que,
dans ces derniers tems,
près de la dixième par-
tie du Peuple est réduite
à la mendicité, & men-
die effectivement; que,
des neuf autres, il y en
a cinq qui ne sont pas
en état de faire l'au-
mône à celle-là, parce
qu'elles-mêmes sont ré-
duites, à très-peu de chose
près, à cette malheureuse
condition; que des qua-*

L'ECRIVAIN.
principes avec les pa-
radoxes qui m'avoient
séduit.

J'ai travaillé dix ans
sous ses yeux, & deux
lustres après sa mort,
à détromper les au-
tres; si ce n'est pas avec
de grands succès, c'est
au moins avec bonne-
foi, zèle & persévé-
rance.

Ce n'est donc plus
ma doctrine préten-
due, comme en 1760;
c'est la sienne que j'ex-
pose depuis vingt ans,
que je défends avec
courage envers & con-
tre tous, que je tâche
d'éclaircir & de pro-
pager, pour le bon-

L'ÉCRIVAIN. M. VAUBAN.
 heur de l'humanité. *tre autres parties qui
 Lifez & jugez; mais restent, les trois sont fort
 ne décidez pas sans mal aisées, & embarras-
 lire; c'est tout ce que sées de dettes & de pro-
 je vous demande. cès; & que, dans la
 dixieme, où je mets tous
 les Gens d'épée, de robe, ecclésiastiques &
 laïcs, toute la Noblesse haute, toute la Noblesse
 distinguée, & les Gens en charges militaires
 & civiles, les bons Marchands, les Bourgeois
 rentés & les plus accommodés, on ne peut pas
 compter sur cent mille familles; & je croirois
 ne pas mentir, quand je dirois qu'il n'y en a
 pas dix mille, petites ou grandes, que l'on
 puisse dire être fort à leur aise; & qui en
 ôteroit les Gens d'affaires, leurs alliés & adhé-
 rans couverts & découverts, & ceux que le Roi
 soutient par ses bienfaits, quelques Mar-
 chands, le reste est en petit nombre.*

Je pourrois user des armes de l'ironie, mais
 l'on m'en feroit un reproche, & je dois l'éviter.
 Vous avez une haute réputation, qui ne permet

guere de les employer. Eh bien, je les brise,
 & j'en prends de plus sérieuses.

Vous aimez la didactique; je me conforme à
 votre goût. Êtes-vous de bonne-foi? je prouve
 que vous ne l'êtes pas.

Vous vous présentez d'abord comme presque
 sexagénaire; ce *presque* est indéfini. Mais lorsque
 l'on a votre verdeur, s'avise-t-on de décliner
 son âge? Répondez à cette Nation pour laquelle
 vous écrivez: Avez-vous ces infirmités qui affai-
 sent le corps? Ce n'est pas en ce sens, direz-
 vous, que j'en use. Je ne parle de ma vieillesse
 que pour montrer à quel point ma raison a pu
 se perfectionner depuis 1766, où j'étois si neuf,
 que je ne savois distinguer les bons principes
 des mauvais.

Si vous êtes presque sexagénaire aujourd'hui,
 à cette époque de 1766 vous aviez à-peu-près
 trente-neuf ans!

Vous avez professé de jeune âge; vous avez
 aussi écrit de jeune âge, & toujours sur des
 matieres systématiques!

A qui ferez-vous croire que si vous avez pu errer à trente-neuf ans, il ne vous a pas été possible d'errer depuis?

Mais, dites-vous, j'ai vu la lumière dès que j'ai approché du Docteur Quesnay, qui l'a fixée, & d'une manière invariable... M. l'Abbé, c'est trop exiger de ma docilité, que de prétendre me faire croire à ces illuminations subites, d'un homme aussi parfaitement organisé que vous l'êtes.

Vous voulez avoir été jeune à trente-neuf ans, & incapable d'approfondir un système! Vous écriviez alors sans penser, ou en pensant mal! il faut vous le passer encore.

Vous vendiez dès-lors vos Ouvrages... Vous n'auriez donc vendu que de la drogue?...

Voyons comment vous écrivez aujourd'hui, & si c'est en pensant bien. Je crois pouvoir vous démontrer que vous n'avez pas raisonné pour tout le monde dans votre Epître à vos Compatriotes.

Relisez dans l'endroit que j'ai extrait de votre Brochure, celui où vous parlez des Commis de M. B***.

Pourquoi les traitez-vous de *cupides, d'ignorans & de mal intentionnés*?

Est-ce parce qu'ils traitent vos projets de *vaines spéculations*?

Mais vous avouez qu'ils avoient raison, 1.^o puisqu'à cette époque, de 1760, vous n'aviez que 33 ans, âge que vous prétendez n'être pas compétent; 2.^o puisque vous représentez l'accueil fait à vos Mémoires, par le Ministre, comme un effet de ses seules bontés; 3.^o puisque vous avouez qu'ils contenoient de *Grandes fautes*... 4.^o puisque vous n'aviez pas encore vu le Docteur Quesnay, sans le secours duquel, de votre aveu, vous ne pouviez avoir pensé juste!...

Et c'est l'Abbé B... qui fait ces raisonnemens aux yeux de toute la France! disons plus, disons de toute l'Europe!

Raisonnons encore, & toujours d'après vous.

Vous voulez que l'on donne raison à M. l'Abbé B., qui est presque sexagénaire, contre M. l'Abbé B... qui avoit 39 ans, en 1766, & qui vendoit ses Ouvres en gros, en détail, au volume & à la feuille. Et pourquoi? c'est parce qu'il a été illu-

miné, pour la première fois, à l'Ecole du Docteur Quesnay!

J'appris, pour la première fois, en 1766... à distinguer... les bons principes...

C'est ce Docteur qui vous apprit à rendre justice à des Commis, qui traitent de vaines spéculations vos projets que vous défayez aujourd'hui! & quand vous rendez cet hommage à ces Commis qui ne vous le demandoient pas, vous les traitez encore d'ignorans & de cupidés!

Je vous le disois tout-à-l'heure; vous avez vendu vos productions en gros, en détail, au volume, à la feuille; mais si vous continuez à raisonner de cette sorte, vous aurez bientôt épuisé toutes les manières de les vendre.

Cependant, j'admets cette illumination subite & merveilleuse, qui vous réduit à de si généreuses confessions.

Admets le fait avancé par vous; il faut, à votre tour, que vous admettiez ma conséquence.

Vous tenez tout du Docteur Quesnay. — Vous n'avez donc aucune idée qui vous soit propre?

— Vous n'avez donc que des connoissances acquises

ses par l'enseignement? — Il est donc possible qu'un Docteur plus docte ou plus subtil, vous force, dans vingt-sept ans, à embrasser une opinion contraire à celle que vous avez reçue de lui, qui peut nous dire alors que le Docteur Quesnay avoit des yeux plus perçans que M. de Vauban: qui oseroit nous dire qu'il aimoit mieux son Roi, qu'il aimoit mieux sa Patrie, & que ce double amour qui se confond en nous, fût soutenu par un plus grand fond de religion...!

Vous avez pris des leçons du Docteur Quesnay, mais vous ne raisonnez pas ici d'une science occulte.

Vous discutez sur l'impôt territorial en nature. La raison vous dit qu'il est facile de percevoir une dime; & l'expérience de celle qui se perçoit soit dans les champarts, soit dans les dîmes inféodées, soit dans les dîmes ecclésiastiques, vous démontre la facilité de cette opération, & sans frais.

Le Maréchal avoit vu, tout aussi bien que le Docteur, un champ se dépouiller, le Dîmeur prendre sa part, & le Propriétaire la sienne.

Mon intention n'est point en ce moment de m'étendre sur l'impôt territorial; j'attendrai à me décider, pour le plan de ma réponse, que votre seconde partie ait paru.

Mais relisez ce que j'ai extrait de M. de Vauban, & confessez que cet illustre Maréchal, qui, tout occupé du bonheur du Peuple & rempli de ses malheurs, promenoit un œil observateur sur les campagnes, *tantôt accompagné de ses Domestiques, & tantôt de quelques Ingénieurs*, a bien pu faire des partisans, capables d'embrasser de bonne-foi un plan que sa conscience lui a fait reconnoître pour être le meilleur.

Qui oseroit dire qu'il a erré, quand il a conseillé aux Rois de France de suivre, dans la perception des impôts, la forme que l'Eglise a adoptée pour elle-même! Le Roi pourroit-il s'égarer, pourroit-il se tromper, en suivant l'exemple du haut & du bas Clergé, celui de toute l'Eglise universelle?

Le Roi peut apprécier le succès de son opération, par l'état florissant de son Clergé. Nous connoissons tous, je pense, la source de cette heureuse

splendeur: puisse cette splendeur s'augmenter encore! La Milice armée peut subsister par les mêmes moyens que nos pieux Lévités; les uns & les autres doivent subsister aux dépens de l'État; & pourquoi différens moyens....!

Mais puisque je dois faire des vœux pour vous-même, puisse quelque génie patriotique, faire sur vous cet effet, que vous attribuez aux charmes du docteur Quesnay! puissiez-vous ne pas chercher à augmenter les embarras d'un grand Roi, d'un bon Roi! M. de Vauban imagina son plan en promenant sur nos misères son œil compâtissant, & c'est au retour de visiter une de ses Provinces que ce Monarque, dont le nom glorieux ne sera jamais prononcé sans attendrissement, s'est proposé l'exécution de ce plan, que ce grand Homme avoit conçu.

Vous voulez nous allarmer pour la Monarchie... Et pourquoi! Ce seroit parce que l'Etat auroit la propriété des dîmes militaires, & que le Roi en seroit le dispensateur? On veut nous allarmer!... O Pontifes! permettez à une bouche profane de vous demander si l'Arche chancelera dans vos

mains ! La Couronne ne fera-t-elle donc plus partie de ce dépôt sacré ! Les Princes , si attentifs à maintenir les privilèges d'un Trône qui leur appartient , & dont tant de siècles leur répondent , s'affoupiront-ils sur ses degrés ? Les Ministres de l'autorité seront-ils sans surveillance ? Magistrats , vos oracles cesseront-ils de glacer d'effroi la rébellion sacrilège ? Militaires...., je n'irai pas vous attester... on ne vous verra plus marcher sur les ruines , embrasées par le feu des guerres civiles ; l'amour , le plus juste amour domine tous les cœurs. Payés de retour par cette Famille auguste & chère... n'affectons pas une crainte que sa justice, que sa magnanimité réproûve. C'est de son sein qu'est sorti ce Monarque à qui il appartenait enfin de résoudre ce politique problème , que les Peuples les plus heureux & les plus libres , sont ceux qui vivent sous la domination des Rois.

Fin de la première Lettre.